A propos de Simon Leys, de Pierre Ryckmans,

un entretien qui ne paraîtra pas dans la *Revue des deux mondes.*

Un collaborateur de la *Revue des deux mondes* m'a contacté, à plusieurs reprises, de manière pas très cohérente, par courriel, pour obtenir un *entretien* à propos de Simon Leys. J'ai accepté de répondre par écrit à ses questions, éventuellement d'en ajouter quelques-unes, puis de relire les épreuves, comme c'est la tradition.

Par retour, je fus alors notifié que le projet n'était pas pour la *Revue des deux mondes* de publier un tel entretien avec moi, mais juste de picorer quelques précisions pour un articulet introductif aux articles déjà demandés à Marie Holzman, Anne Cheng et Nicolas Idier.

Je n'ai donc bien évidemment pas transmis mes feuillets, en réponse à une aussi piteuse invitation à me laisser picorer, et décidé de les mettre en ligne, ci-après — en rajoutant quelques précisions à la version initiale soumise à quelques correspondants dans les derniers jours de décembre 2022.

Merci de ne faire circuler que la présente version, mise à jour en janvier 2023, car elle est plus précise, et débarrassée de qq coquilles.

Tout ceci s'ajoute, qq-fois de manière un peu redondante, à mon dialogue avec Nicole Brenez : *Quo Vadis I, II,* etc., enregistré par Bertrand Renaudineau. Un projet assez simple, mais évolutif, qui permettra d'insérer à la trame de la conversation des photos et documents anciens retrouvés au gré du nettoyage de mes archives (celles qui ne m'ont pas été dérobées).

R.V.

Q Vous avez été à Paris, sous l'enseigne de votre collection la *Bibliothèque asiatique*, l'éditeur de Simon Leys, en septembre 1971, pour ses *Habits neufs du Président Mao*, puis pour ses autres titres, jusqu'à votre départ de France en 1979 pour vivre en Asie .

Il a écrit, à son grand ami Pierre Boncenne, que « *sans lui, je n'aurais probablement jamais rien publié – on pourrait dire assez littéralement que c'est Viénet qui m'a inventé* ».

Comment avez-vous fait sa connaissance ? Et pourquoi avoir logé chez Champ libre *Les habits neufs du Président Mao* ?

R C'est chez Jacques Pimpaneau, à HongKong que j'ai rencontré Pierre Ryckmans, en 1969.

Il faut commencer par rendre hommage à Jacques, décédé en 2021, qui fut un homme fabuleux, généreux, et un prof de chinois extraordinaire, auteur de multiples livres passionnants, de films, et un grand traducteur.

Juste avant de commencer son enseignement de chinois aux Langues'O, il avait publié, avec Pierre Klossowski, chez Pauvert, le plus drôle des érotiques chinois : *La chair comme tapis de prière*, le *RouPuTuan*, dont l'édition la plus ancienne lui avait été offerte par un lettré, Sun KaiDi, pour la sauver. Jacques l'avait rapportée de Chine en 1960, cousue dans sa houppelande matelassée.

Jacques a également créé le plus riche musée hors de chine sur les tradition populaires de la Chine et de l'Asie, le Musée Kwok On : des collections d'une richesse inouïe, qu'il a finalement offertes à une fondation portugaise — faute d'avoir trouvé en France les fonctionnaires et universitaires capables d'accueillir ce don faramineux. Un scandale qui mériterait un film et un livre. Jacques a été mon professeur de chinois en 1963. Il est regretté de tous ses amis.

Nommé à l'Université de HongKong, Jacques - et son épouse galloise Angharad - m'avaient invité à passer quelques semaines à TungSanToi chez eux, en 1969, peu après mon élection comme attaché de recherches au CNRS.

C'est ainsi que j'ai pu rencontrer, entre autres, de nombreux comédiens chinois des studios des Shaw Brothers, des réalisateurs comme King Hu, Li HanHsiang et Chiu KangChien, la grande actrice et chanteuse Bai Guang, le remarquable M. Kwok On et ses amis prolos, amateurs et chanteurs d'opéra cantonais et montreurs de marionnettes, et un très savant journaliste Loren Fessler, grâce auquel je fus introduit aux déjeuners des plus astucieux China Watchers, au patron de la *Far Eastern Economic Review* Derek Davies, et de beaucoup d'autres personnalités très riches de souvenirs et informations. Y compris le général Zhang FaKui, qui avait écrasé la Commune de Canton, que j'ai interviewé très longuement.

Mais, également à la table de Jacques, j'ai dîné plusieurs fois avec Henri Vetch — le fils de Rosalie Ścibor-Rylska (et, dit-on, de Paul Claudel / mais bien plus drôle que celui-ci) et qui, avant d'être incarcéré plusieurs années à Pékin, y avait été un éditeur remarquable de livres tous devenus des classiques.

C'est donc dans ce contexte amical et stimulant que j'ai constitué, par la suite avec Chan HingHo, et Françoise Zylberberg, la première cinémathèque de films chinois classiques (ni Taipei ni HongKong n'avaient encore d'archives de films) et réuni la quasi-totalité des nombreux livres d'un petit centre de recherches que j'avais créé à Censier puis Jussieu (et qui seront pour la plupart pillés par les cathos-maos après mon départ pour l'Asie). Egalement le premier film, en 1938, tourné à YanAn où l'on voit pour la première fois Mao bouger à l'écran.

C'est alors, et là également, que j'ai découvert le film, un gentil nanard, qui deviendra, détourné en une journée, *La dialectique peut-elle casser des briques ?*, une pochade contre les staliniens attardés qu'étaient les détestables groupuscules maoïstes et trotskystes franchouillards — qui nous pelaient le gland, comme le dit un personnage de *Du sang chez les taoïstes*, le premier film que j'ai rapporté de HongKong et projeté au Quartier latin.

Se souvenir qu'en 1969 la Chine — dans sa troisième année de Révo. cul. — était alors fermée à tous, en pleine guerre civile, et que HongKong (et ses millions de réfugiés, après une première vague, qq années plus tôt, au moment de la famine du Grand-bond-en-avant) était la seule lucarne sur la Chine en délire et en sang.

En France, Etiemble avait commandé à Pierre une traduction, qu'il avait oubliée dans un tiroir. Pierre, encore sans emploi, avait du mal à trouver un éditeur pour son manuscrit *Su RenShan, rebelle, peintre et fou*. C'était un ouvrage passionnant par un érudit exceptionnel.

J'ai immédiatement proposé de l'éditer sous l'enseigne de mon (tout juste établi) Centre de recherches et de sa *Bibliothèque asiatique*, en l'imprimant sur le champ à HongKong, composé en monotype, avec caractères chinois et un maximum d'illustrations. La maquette, terminée en une semaine, enthousiasma Pierre.

Angharad, l'épouse de Jacques, aussitôt proposa une traduction et l'édition anglaise suivit peu après, avec le même étui de coton indigo. L'ouvrage reçu en 1971 le prix Stanislas Julien de l'Institut, la plus prestigieuse distinction pour les études chinoises. Auteur par ailleurs d'une thèse remarquable sur ShiTao, Pierre était donc dès lors dans les starting-blocks pour une carrière brillante à la Sorbonne.

C'est ainsi qu'est née ma collaboration et mon amitié avec Pierre, dont je fus le modeste artisan pour une maquette. Nous avons également discuté de nombreux sujets, dont celui de la Révo. cul., si mal analysée et si mal décrite en France dans les médias (à l'exception du général Guillermaz, ne parlons pas de l'université), en dépit de ce qui se lisait sans restriction dans la presse de HongKong, et nous avons débattu de l'Histoire chinoise du XXe siècle, qui était mon sujet de prédilection .

J'ai offert à Pierre ma traduction du classique de Harold Isaacs, chez Gallimard, *La tragédie de la révolution chinoise*, qui avait été mon premier travail académique à mon retour de Chine au printemps 1965, à 21 ans, avant que Pierre Nora me confie également l'édition de la *Bureaucratie céleste* de Balazs et du livre de Maspero sur le taoïsme.

Au moment de partir pour son premier poste d'enseignant en Australie, Pierre me montra ses notes de travail pour le consul de Belgique à HongKong, qui l'avait recruté pour des vacations de synthèse de la presse chinoise. Il me suggéra d'en tirer un livre. J'ai bien sûr refusé et l'ai pressé, semaine après semaine, de m'en envoyer, depuis l'Australie, sa version relue et mise-en-forme.

En froid avec Antoine Gallimard, pour une histoire de cornecul après la publication de *Enragés et situationnistes dans le mouvement des occupations*, Guy Debord me suggéra de porter les deux premiers chapitres des *Habits neufs* à Jean-François Revel, dont il appréciait la collection *Libertés* (chez Pauvert) et son *Pourquoi des philosophes*.

Jean-François, l'un de animateurs des Editions Robert Laffont, fut enthousiaste, mais une querelle d'ivrognes, à propos de JJSS, lors d'un déjeuner trop arrosé, près de l'église St-Merry, au Petit-Benoît, alors une excellente table, nous fâcha bêtement pendant quelques-années.

C'est ainsi que Pierre Nora me suggéra alors de rencontrer son amie Floriana Lebovici, qui venait de créer Champ libre, rue des Beaux-arts, à deux pas des Langues'O. Le mari de Floriana, était un amoureux transi des situs, et le contrat fut signé aussitôt sur la base des deux premiers chapitres. Par la suite, reconnaissant, Gérard Lebovici me présentera Hélène Vager, la productrice de mon *Mao par lui-même* et de mon film sur la Révo. cul. *Chinois, encore un effort pour être révolutionnaires,* qui sera à Cannes en 1977, le film français de la *Quinzaine des réalisateurs*.

Mon 26 minutes *Mao par lui-même* était, dans le même temps, le film français de la compétition, officielle des courts-métrages. Soit un doublé mémorable à Cannes pour un (très) jeune réalisateur de films, renvoyé du CNRS, qui n'avait pas fait l'IDHEC, et qui n'avait à son actif comme cinéaste, avant ces deux films représentant la France à Cannes, que deux pochades, deux films asiatiques joyeusement et rapidement détournés en quelques jours : *La Dialectique peut-elle casser des briques ?*, et *Une petite culotte pour l'été* [*Les filles de KaMaRé*].

Par la suite - mal conseillé - Gérard Lebovici renoncera (au stade d'épreuves mises-en-pages !) à publier *Ombres chinoises* de Simon Leys, *La mauvaise Herbe* de Lu Xun (traduit en français par Pierre) et *Révo cul. dans la Chine pop.* (Une anthologie de textes inédits, choisis et traduits sous la direction de Chan HingHo).

Lebovici pouvait avoir été froissé de ce que j'avais - sans vraiment lui demander son avis - imprimé - sous son enseigne de Champ Libre - à HongKong - trois livres en chinois (*La tragédie ...* de Isaacs, *Confucius* de Luo MengCe, et *De la Misère ...* le pamphlet de Khayati), même si c'est moi qui avait réglé, de ma poche, la note des imprimeurs à HongKong. Je l'ai cru longtemps. Mais j'ai appris, récemment, que ce n'était pas la vraie raison. En fait c'était Guy Debord qui, boudeur après mon départ de l'IS en 1971 et, surtout, soucieux de prendre en mains un mécène (et futur producteur de ses films), faisait le vide autour du coffre de Gerard Lebovici (et était irrité que j'ai imprimé que Khayati était l'auteur principal de *De la misère en milieu étudiant ...*).

Les collaborateurs de Champ libre furent éjectés. Je n'y ai pas spécialement prêté attention, les connaissant peu, et étant très occupé avec le montage de mes films. Georges Kiejman, l'avocat pour l'édition (et surtout le cinéma) de Lebovici fut remercié.

Pour autant, Gérard Lebovici me demanda - courtoisement - si je voulais bien lui abandonner les *Classiques de la subversion* (un projet de quelques titres anciens à rééditer), et lui laisser *Les Habit neufs*, son best-seller, chez Champ Libre.

Pierre fut d'accord, et pour ma part j'étais redevable à Lebovici de m'avoir présenté ma charmante productrice, Hélène Vager. Il proposa également de me laisser les épreuves mises-en-pages des trois ouvrages qu'il renonçait à publier.

Un M. de Bartillat se déclara intéressé, en expliquant que sa maison d'éditions, Stock, avait été l'éditeur de Bakounine. Mais il fit machine-arrière une semaine après, sur les conseils d'un prêtre défroqué, qui avait acheté une moto puis épousé une infirmière. Devenu son directeur de conscience, l'abbé Barreau lui expliqua que publier Simon Leys serait, à l'égard de la Chine, « comme donner un coup de pied dans le ventre d'une femme enceinte ». En tous cas, c'est ce que me rapporta candidement la secrétaire de Bartillat, en me priant de passer reprendre les jeux d'épreuves. L'abbé écrira, longtemps après, pour démentir le mauvais conseil et la phrase, mais n'expliqua jamais pourquoi Stock avait renoncé à la publication d'*Ombres chinoises.*

Faut-il tenir la chronique de ces faux-derches, tête-baissée, agenouillés devant le maoïsme ? Personne ne se souviendra de cette planète, mais un peu de précision dans les coups-de-pied au cul rétrospectifs alimentera utilement les thèses à venir sur les maolâtres parisiens.

Bernard de Fallois (sur le point de quitter Hachette) me conseilla alors de porter ma collection *Bibliothèque asiatique,* et ces trois livres prêts à être imprimés, à Christian Bourgois qui, chez Plon, dirigeait 10-18.

Par la suite, réconcilié avec Jean-François, qui me donnera l'occasion d'un cahier sur Taiwan dans l'*Express* en décembre 1978, je lui ai confié chez Laffont la réédition des premiers Simon Leys — dont il deviendra l'ami et qui, avec Pierre Nora, lui proposera d'entrer à l'Académie française, en lui promettant une élection de maréchal. Mais rien n'est simple, la revue de Pierre Nora *Le Débat* refusera le débat et de publier un texte cinglant de Simon Leys sur François Jullien, qui l'y avait mis en cause.

Simon Leys / Pierre Ryckmans déclinera l'invitation de l'Académie française — à mon grand regret — car je me réjouissais du dépit qui aurait été alors celui des cathos-maos et des autres ennemis de la *Bibliothèque asiatique,* déjà furieux de me voir à Taiwan, pendant une vingtaine d'années, délégué d'une banque d'affaires, représentant de l'industrie nucléaire française, et organisant à Pékin des séminaires sur les questions de fin de cycle du combustible nucléaire. (Nota bene : c'était avant la catastrophique ère Lauvergeon, qui ruina l'électronucléaire français).

Q Quel fut l'accueil de tous ces livres de la *Bibliothèque asiatique*, en particulier ceux, percutants - bouleversant les idées reçues - de Simon Leys ?

R La haine dans l'université, le succès en librairie; mais le silence dans les médias avant les calomnies, en, particulier dans *Le Monde, Tel Quel, l' Obs.*

Une citation, à propos des *Habits neufs* du crétin Jean Daubier (un comique qui sévira longtemps au *Monde diplomatique*) résume les autres : *« Une anthologie de ragots circulant à HongKong depuis des années et qui ont une source américaine très précise. Il est très significatif que l'auteur n'ose guère citer ses sources C'est une somme d'affirmations incontrôlables présentées comme autant de vérités établies par un expert sinologue que personne ne connaît. Cela frise le charlatanisme ».*

Le patron des études sur la Chine à la Sorbonne, puis Paris VII, était Jacques Gernet. Je l'avais sans difficulté convaincu de demander la création d'une maitrise de conférences et de proposer à Pierre, encouragé par le patriarche des études chinoises Paul Demiéville, d'y être candidat, sur la base de ses incontestables travaux scientifiques.

Jacques Gernet, par ailleurs, avait également apprécié le manuscrit des *Habits neufs* et mon introduction à ce livre. Il l'avait offert à son ami le plus proche, Jean-Pierre Vernant.

C'était un historien austère et sérieux, positiviste, plus que réservé - sarcastique - à l'endroit de Chesneaux, de Leon Vandermeersch et de leur lobby stalinien imbibé d'eau bénite.

Très rapidement une violente cabale de ces cathos-maos qui tenaient le haut du pavé, mais surtout la rigole et ses eaux sales, fit peur à Jacques Gernet - qui eut la faiblesse de faire machine-arrière, alors qu'il les méprisait.

Etaient donc à la manoeuvre le ridicule Léon Vandermeersch (qui visait et récupérera le poste créé à l'intention de Pierre), Jean Chesneaux (un stalinien maintenant oublié mais alors influent, et ancien secrétaire de la Paroisse étudiante), Yves Hervouet (un ancien jésuite) et leur enfant-de-choeur Jean-Luc Domenach, le fils de son père, le patron de la revue *Esprit* [es-tu-là ?].

Pierre restera donc toute sa vie tricard, interdit d'enseigner, en France (sauf quelques conférences à Nanterre, en quarante années).

Accessoirement, je fus vidé du CNRS par sa commission Langues et civilisations orientales, réintégré quatre années plus tard avec mes arriérés de salaire par le Directeur du CNRS, puis de nouveau éjecté - mais de manière plus réglementaire - toujours à l'unanimité de cette même commission et, en sus, dénoncé [sic] à l'ambassade de Chine comme un « ami de Deng XiaoPing » [sic] par ces sinologues parisiens amoureux de Madame Mao, et mal remis de l'exécution de Lin Biao. — élimination que Simon Leys avait été le seul à anticiper (mais que *Le Monde* mettra un an, douze mois, à admettre !).

Deng XiaoPing ne me connaissait pas, inutile de le préciser, et n'était pas un ami. Mais j'étais le seul a expliquer qu'il reprendrait le pouvoir dès la mort de Mao ZeDong, et que Madame Mao serait, dans la foulée, immédiatement envoyée au couvent :

En décembre 1975, pendant une visite de Gerald Ford à Pékin, j'avais pronostiqué tout cela sur Antenne 2, au grand désarroi du ministre Lionel Stoleru — qui trainait sur le plateau pour une autre émission juste avant. Il réclama, en direct, le micro pour protester - avec émotion - qu'il était intolérable de dire *Madame Mao* pour parler de *la camarade Jiang Qing* ! Et odieux de déclarer qu'elle allait être emprisonnée dès la mort du président …

Et il alla s'asseoir au milieu des maoïstes sur les bancs du public, qui l'applaudirent chaleureusement. Le lendemain, l'attaché de presse du ministre, affolée, mais efficace, faisait détruire l'enregistrement légal de l'émission, ce qu'on appelle le fil-antenne (auquel personne ne doit toucher) — pour effacer (illégalement) toute trace de la bévue de son patron. Si quelqu'un retrouve une vidéo sauvage de cet épisode, elle aura sa place dans le film sur la connerie crasse de la maolâtrie parisienne.

Un concours a été ouvert pour le meilleur titre possible d'un tel film. *Les idiots inutiles* [du maoïsme franchouillard] est une proposition intéressante, mais pas la seule, pour rappeler l'allusion aux «*idiots utiles*», ces compagnons-de-route des tueries staliniennes, qui nous ont pompé l'air si longtemps.

Jean-Luc D.-le-fils, qui n'en rate jamais une, en rajouta - toujours en direct sur ce même plateau : « *Selon mes sources, Jiang Qing et Deng XiaoPing sont réconciliés et œuvrent ensemble à la construction du socialisme* [sic] ».

Dix mois plus tard, Mme Mao était arrêtée et - quelques années après - Deng la fera condamner à mort avec deux ans de sursis. Puis, un peu plus tard, elle fut autorisée à se suicider.

Les dames patronnesses maoïstes parisiennes étaient en larmes, effondrées : elles achetèrent, aux frais du MLF (Mouvement de libération de la femme), une page entière du *Monde* pour le faire savoir.

https://archive.org/details/mlf-jiang-qing-le-monde-1981/mode/1up

Je recherchais cette page, qui m'a été volée, avec une grande partie de mes archives. Heureusement Nicole Brenez vient d'en retrouver un scan avec un autre, en prime, qui m'avait alors échappé : la réaction bienvenue de Cheng YingHsiang (la fille de Peng ShuZhi) soulignant les crimes, entre autres contre les femmes, de Mme Mao, et dénonçant le piège-à-cons organisé par la foutraque Antoinette Fouque.

https://archive.org/details/cheng-ying-hsiang-le-monde-19810128/mode/1up

La dense liste des signataires de cette pétition est éloquente. Il faut prendre le temps de la parcourir : elle démontre de manière imparable l'unanimité aberrante alors en faveur de la criminelle Mère Ubu, Jiang Qing, assurément l'un des plus méprisables dirigeants de la Révo. cul.

Le délire et la haine des maolâtres en France étaient extravagants. Mais c'était leur statut social et universitaire que - sans y prêter attention - en toute candeur - Simon Leys flanquait par terre. D'où la violence de leurs réactions.

Il faut dire que de mon coté je ne leur ménageais pas mes coups, comme lors du scandale contre Chesneaux en ouverture du Congrès des orientalistes à la Sorbonne en 1974, encore ou avec un film porno japonais détourné pour faire de manière inédite la promotion de la *Bibliothèque asiatique.*

https://archive.org/details/la-roue-tourne/mode/1up

Le lecteur peut pointer la revue de presse : le premier tirage des *Habits neufs* fut épuisé avant le premier article, dans l'*Observateur*, par Etiemble, que Jean Daniel (*Le temps qui passe* était le titre de l'un de ses livres, *le con qui reste* disaient ses employés) exigea de contrebalancer par un article de même longueur, mais hostile, par un maoïste débile, Jean Daubier — qu'il faudra rééditer un jour, au moins dans un travail d'étudiant. On était en décembre 1971. Cf les pages 73-75 du *Parapluie de Simon Leys*.

Dans *le Monde*, le dominicain défroqué Alain Bouc expliquait « *Une nouvelle interprétation de la Chine par un* China Watcher *français de HongKong, travaillant à la mode américaine. (…) des erreurs et des informations incontrôlables en provenance de la colonie britannique. Les sources ne sont pas citées et l'auteur n'a manifestement l'expérience de ce dont il parle. La Révolution culturelle est ramenée à des querelles de cliques* ».

Alain Bouc était un disciple du RP Cardonnel OP, qui expliquait doctement à la radio chez Chancel que, grâce à Mao, *la Chine était le chaste pays de l'évangile.*

https://madelen.ina.fr/programme/jean-cardonnel#

Q Les maoïstes étaient alors si puissants dans les médias ?

R Pour avoir une idée de l'ambiance, il faut visionner (sur le site d'archives audiovisuelles en ligne de l'INA) l'entretien, sur la principale chaine de tv parisienne, de Raffarin et Bussereau, jeunes giscardiens, à leur retour de Chine, en 1976, un peu avant la mort de Mao, cinq années après la parution des *Habits neufs* ….

https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/caa7600821201/retour-jeunes-ri-de-chine

C'est à pisser de rire, sauf que un demi-siècle plus tard, Jean-Pierre Raffarin devenu ancien-premier-ministre s'est réincarné en influenceur à la botte du gouvernement chinois — ce qui fait moins rire que le livre de leur délire en 1976 : *La Vie en jaune : sept jeunes giscardiens en Chine populaire.*

Alain Peyrefitte, au *Figaro*, qu'il dirigeait, interdisait toute critique du madamemaoïsme, dont il était devenu le protecteur parisien, en concurrence avec les normaliens élèves de Badiou les plus crédules, et aux phantasmes les plus cruels.

Le jour de la mort de Mao ZeDong, en septembre 1976, en présence de Peyrefitte, sur la chaîne A2, Joris Ivens, Marceline Loridan et Maria-Antonietta Macciochi me mirent au défi de citer un seul prisonnier politique en Chine !

Cette truculente séquence est également disponible en ligne

https://archive.org/details/rene-vienet-vs-joris-ivens-etc.-sept-9th-1976

J'en ai donc profité pour lancer à l'antenne ce soir-là *Chinois, si vous saviez*, i.e. le *DaZiBao* rédigé par trois dissidents emprisonnés, que je venais de traduire et d'éditer dans la *Bibliothèque asiatique* chez Christian Bourgois — horrifié et amusé à la fois que je me moque dans la préface de l'un de ses best-sellers, de *Tel Quel* et du mao-mondain Roland Barthes.

Trois ans plus tard, en 1979, lui-même libéré après quinze années de prison (mais bien évidemment ignoré par Joris Ivens et ses deux groupies) Xi ZhongXun (le père de Xi JinPing) devenu gouverneur du GuangDong, et créateur de ShenZhen, invitera Francis Deron, journaliste de l'AFP à Pékin (connu pour avoir été l'assistant de mon film, celui mettant en valeur le *DaZiBao)* à Canton, pour rencontrer à leur sortie de prison ces trois dissidents, auxquels le mini-scandale à la tv française, le jour de la mort de Mao, avait sauvé la vie.

Vous connaissez la justement très fameuse émission de Bernard Pivot du 27 mai 1983, Apostrophes, où Simon Leys remet les pendules à l'heure face à la stalinienne Maria-Antonietta Macciochi.

http://inatheque.ina.fr/doc/TV-RADIO/DA_CPB83052216/les-intellectuels-face-a-l-histoire-du-communisme?rang=3

Cette séquence a été transcrite en ouverture dans l'excellent livre, mentionné ci-dessus, de Pierre Boncenne *Le parapluie de Simon Leys*.

Il faut citer tout cela sans décesser, en cliquant sur le lien video, et en donnant à relire sa transcription dans cet ouvrage de Pierre Boncenne — qui est le meilleur livre sur Pierre Ryckmans / Simon Leys.

Q Cette maolatrie pérenne, selon vous, s'explique comment ?

R Il y a en France un vieux reste abondant d'adulation des pires horreurs de la Révolution française. Babeuf a été longtemps censuré, à gauche, pour sa dénonciation du *populicide* (lisez *génocide*) vendéen. L'universitaire Reynald Seycher a été ostracisé pour avoir ressorti de l'oubli, délibéré, par les historiens stalinoides, la diatribe de Babeuf *Du système de dépopulation.*

Danton, le commanditaire - avec ses amis Panis et Sergent - des Massacres de septembre (*De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace !* était le slogan en fait de cette tuerie) est un héros de l'Histoire de France racontée-aux-enfants.

Michel Foucault n'a ajouté qu'un bémol sur la partition dictée par le PCF pour justifier les massacres de septembre [1792] — pour justifier en fait ceux des bolchéviques :

il critique, du haut de sa chaire au Collège de France, le fait que Maillard qui présida à quelques mille trois cents meurtres en trois jours prenait quelques secondes (*de trop, selon Foucault*), une plume et un registre (*superflus, pour Foucault*), pour condamner dans la cour, à la porte de leurs cellules, les prisonniers à être assommés et égorgés, par des dizaines de tueurs abreuvés et rémunérés. Étonnez-vous après cela que cette tête-molle ait aimé à s'en pâmer les mollahs iraniens, et fait l'éloge de Pol Pot.

Maximilien de Robespierre, qui avait fait guillotiner Marie-Olympe de Gouges (pour avoir rédigé et publié le superbe et très moderne détournement que constitue sa *Déclaration des droits de la femme*) tranchera également la tête de Roch Marcandier (avec son épouse pour faire bonne-mesure) qui avait expliqué et dénoncé les Massacres de septembre.

Son texte, cité par Granier de Cassagnac, ne sera jamais réédité, jusqu'à ce que je le mette en ligne.

https://archive.org/details/marcandier-erv-projet-2015/mode/1up

https://archive.org/details/marcandier-intro-20211103/mode/1up

Le charnier de Picpus (où Roch et son épouse sont enfouis, à coté d'André Chénier, nus, la tête entre les jambes) est ignoré, plus encore que celui de Katyn. Pourtant il est sous les fenêtres de la Nouvelle Sorbonne, à quelques minutes du groupe des sympathiques statues de Dalou, place de la Nation. Ouvert tous les jours (sauf le dimanche) de 14 à 16h., ce charnier de 1365 cadavres (en cinq semaines) ne reçoit pratiquement aucun visiteur, au bout d'un vaste jardin.

La communauté de religieuses chargée de prier pour le repos de l'âme des victimes, et de leurs bourreaux, s'est étiolée puis a disparu. Quelques séminaristes occupent leurs chambres. Mais de gigantesques plaques de marbre blanc donne chronologiquement la liste des 1365 guillotinés.

Je regrette beaucoup de ne pas avoir fait visiter ce charnier à Pierre : grand lecteur de Burke, il aurait rédigé à son propos un pamphlet formidable contre Robespierre.

Nota bene : je propose à tout éditeur intéressé de rééditer le manuscrit pittoresque de Morellet que j'ai tiré de l'oubli et typographié : *Le préjugé vaincu.*

https://archive.org/details/morellet-prejuge-vaincu-version-web-20211017/mode/1up

Il faut relire Joseph Gilbert (*Une si douce occupation*) pour comprendre Alain Badiou surfant allègrement et suavement sur les flots de sang de la Révo. cul., et les trente-six millions de morts de faim du Grand-bond-en-avant :

C'est un gosse-de-riche qui a le goût du sang, mais n'a pas eu le courage de travailler dans un abattoir. La formule, que je relance chaque fois que c'est possible, est à graver dans le marbre.

Relisez *Libération* au moment de la chasse-au-notaire de Bruay-en-Artois. Vous y retrouver, pour la promotion du lynchage, quelles beaux-esprits maolâtres à la mode du temps : Serge July, Sartre et Foucault. *Du sang, encore du sang, toujours du sang !* Et si possible, de manière extra-judiciaire, et celui d'innocents.

Q Mais c'est une époque révolue, si on oublie les spasmes d'Alain Badiou, publiés par le robespierriste Eric Hazan, à la Fabrique ?

R Pas vraiment. En 2008 [sic, 2008], un membre de la Commission de régulation de l'énergie, Pascal Lorot, propriétaire de la revue *Monde chinois*, en pilonnera le n°14, pour faire disparaître le dernier article avant son décès de Francis Deron sur le très sérieux livre de Song YongYi (édité par Marie Holzman, traduit du chinois par Marc Raimbourg) sur les massacres maoïstes de la Révo. cul., et ceux ensuite des Khmers rouges maoïstes au Cambodge.

Pour ce pilonnage, son seul chef-d'œuvre (le reste de son activité est notoirement insignifiant), Pascal Lorot, en avril 2019, a été nommé par le ministre des Affaires étrangères, *Représentant spécial de la France pour la diplomatie économique en Asie Centrale* — c'est à dire le délégué du Quai d'Orsay, une sorte de commissaire politique au dessus des ambassadeurs, vis-à-vis de la Chine pour sa Route-de-la-soie. Et le secrétaire général du Quai n'a pas protesté, ni menacé de démissionner.

L' uniforme-d'apparat chamarré d'or du super-diplomate Lorot a été mis à prix pour être offert au Musée de la Révolution-culturelle, mais les amis de Francis Deron n'ont pas encore réussi à le lui dérober :

Lorot le dissimule soigneusement, craignant à jute titre le pot de chambre ou la tarte à la crème (selon l'opportunité) préparés pour une photo anniversaire.

Que le lecteur cependant se rassure, en patientant : Francis Deron a gagné son procès contre Lorot, après la plaidoirie de Me Thierry Lévy, et le n°14 de *Monde chinois* (non mutilé) est accessible en ligne :

https://archive.org/details/monde-chinois-14/mode/1up

Q Vous êtes rancunier, et n'oubliez pas de régler vos comptes, puisque vous étiez alors le rédacteur-en-chef de la revue *Monde chinois*, et sans doute justement furieux.

R Règlements de comptes ? C'est une modeste mais honnête et indispensable contribution au décryptage du bilateral franco-chinois. Il n'y a pas de raisons d'épingler Jean-Pierre Raffarin, Alain Badiou, François Jullien, Jean-Luc Domenach, etc., si on exonère Pascal Lorot de ses (profitables) turpitudes : il fut - en fait - *payé pour ce pilonnage*. S'il entame un procès sur ce point, souligné et *en italique*, il est attendu de pied-ferme.

A quoi bon rappeler le génocide (total) des Dzoungares (un million de victimes en 1760, gravures au Musée Guimet et à la BNF) par l'empereur QianLong, avec l'aide des Ouighours qui peuplent aujourd'hui la Dzoungarie, à quoi bon analyser les gaspillages en Chine de l'AFD, si on laisse le Quai d'Orsay subventionner, prébender, et littéralement dorer sur tranches (revoir la photo), le « pilonneur Pascal Lorot, de Choiseul » — qui n'a toujours pas révélé *qui l'avait payé, ni pourquoi il avait été payé ?* [en italique, pour faciliter la tâche de l'avocat de Lorot] — pour faire disparaître l'article de Francis Deron — heureusement re-publié — dans l'instant du honteux pilon — par Jean-Claude Casanova dans *Commentaire*, n°125 au printemps 2009, et par Isabelle Ménard dans sa revue *Medias*

https://archive.org/details/pascal-lorot-pilonne-francis-deron/mode/1up

Q Si la bio par Paquet est décevante, ne serait-il pas temps de lancer des corrections : sur le web ? Et des films documentaires ?

R Ne pas oublier les livres de Pierre Boncenne et très simplement - pour corriger Paquet - lire et relire Simon Leys, et Pierre Ryckmans. La vérité se trouve là, pas chez un marchand de caricoles avariées.

Mais il est vrai qu'il serait temps de relever sur le web, en sons et lumières, les (trop rares) interventions à la radio ou à la télé de Pierre, en commençant bien sûr par l'émission de 1983 de Bernard Pivot, *Apostrophes*, où il remet à sa place la pathétique et abominable stalino-maoiste italienne (qui enseignait à Vincennes) Maria-Antonietta Macciocchi.

Pierre a été un très grand écrivain — au delà de sa compétence initiale sur la peinture et la calligraphie chinoise, et au delà de la dénonciation du maoïsme par Simon Leys.

Certes, un film, classiquement de 52 minutes, disponible sur la toile puis en podcast, après un lancement sur une chaine de tv, serait opportun pour compléter sa découverte par de jeunes lecteurs, dix ans après sa disparition. Mais je suis pessimiste car aucun n'a abouti de la dizaine de projets pour lesquels j'ai été — pour restituer quelques souvenirs — approché. D'où ma détermination dans le présent entretien, et ailleurs :

Un tel film, ou une série de films, ne peut que commencer par exposer, ou être précédé par une explication de ce que fut le maoïsme et ses dizaines de millions de victimes, et ce qu'a été et demeure la maolatrie en France, nourrie du sang de ces victimes.

Il a eu très peu, trop peu de repentis sincères et décents. Il faudrait solliciter Jacques et Claudie Broyelle, Claire Brière-Blanchet, dont les livres sont honnêtes et utiles, et ne sont pas de religieuses et factices autocritiques.

En fait, les chaînes de tv, nécessaires aux projets et velléités des documentaristes qui doivent prévendre leur projet pour convaincre un producteur, sont inertes car leurs gestionnaires ont souvent été maoïstes, ou amenés à composer et faire carrière aux cotés de cathos-maos et de maos-opportunistes. Tout ce petit monde se renifle le trou-du-cul, avant de se lécher, et de partager la pâtée sans se mordre.

Prenez l'exemple de mon court-métrage, ou plutôt celui de Mao « par lui-même ». Il a été co-produit par l'INA. Il a fait l'essentiel de l'audience le soir de la mort de Mao en septembre 1976, puis a été le film français de la compétition court-métrage à Cannes en 1977. Donc un bon palmarès et une première pour un film du (alors) récent Institut national de l'Audiovisuel. Vieux maintenant d'un bon demi-siècle, bonifié dans les caves de l'INA, ce film devrait être buvable et l'INA devrait en être fier. Mais ce n'est pas le cas :

L'INA est co-producteur d'une émission «*Rembob'Ina*», sur je ne sais plus quelle chaîne. La dame de l'INA qui tient le tiroir-caisse du ré-emploi des archives de l'INA (un scandale déjà en soi ! Imaginez des bibliothécaires de la BNF touchant des royalties et des pourboires sur les livres d'Alexandre Dumas qu'ils choisiraient de laisser recopier - ou non ! - aux usagers …) a dit à sa secrétaire qu'il était hors-de-question de programmer (un demi-siècle après …) ce film — qu'elle confond avec le plus méchant et plus déjanté *Chinois, encore en effort pour être révolutionnaires*, également sélectionné à Cannes pour être, cette même année 1977, le film français de la *Quinzaine des réalisateurs.*

Mais surtout cette groupie de Jean-Luc Domenach à Sces-po (d'où elle a été vidée, avant de rejoindre avantageusement sa sinécure actuelle à l'INA) a la trouille de ce que je pourrais dire à l'antenne, en rebondissant en 2022 sur le débat qui a suivi sur A2 le lendemain de la mort de Mao, en 1976, également conservé par l'INA :

i.e. Macciochi et Ivens et Loridan briévement humiliés par un (alors) très jeune anti-stalinien, en chemise rouge, avec son havane entre les dents (pas payé par Castro) et, bien sûr, cette dame de l'INA est toute effarouchée de ce que je ressortirais à l'antenne — pour rappeler l'ambiance :

par exemple, la honteuse et hilarante à la fois, interview de Raffarin à son retour de Chine, avant la mort de Mao, en 1976. Et bien sûr je demanderais à Raffarin d'être invité à Rembob'Ina et d'expliquer sa responsabilité dans le désastre du bilatéral commercial entre la France et la Chine.

Q Comment Simon Leys a-t-il vécu ces péripéties hostiles ? S'y attendait-il ?

R Pierre Ryckmans fut peiné, mais surtout très surpris par la haine qui lui fut jetée au visage par les « sinologues » parisiens : parti très jeune de la Belgique vers Singapour, Taiwan et HongKong, n'ayant en fait jamais vécu et étudié à Paris, il n'avait pas mesuré l'épaisseur de la détestation que lui réservaient et déverseraient les universitaires et journalistes parisiens pataugeant avec profit et bonheur dans le maoïsme.

Son pseudonyme (Leys) avait été décidé pour préserver la possibilité qu'il retourne en Chine. En fait il aurait fallu le tenir étanche surtout pour la France — jusque'à ce qu'il soit élu à une maîtrise des conférences et dès-lors indéboulonnable.

Lui et moi avons manqué de discernement et n'avons pas complètement anticipé la furie des cathos-maos comme Vandermeersch et Domenach (et Chesneaux), comme Michelle Loi (et sa farce, disait Pierre) qui n'était pas catho, elle, mais simplement une stalinienne althusserienne, crapoteuse et sans complexe.

Même le décès de Pierre, en Australie, en 2014, plus de quarante années après les *Habits neufs du Président Mao* ne réveillera les plus jeunes des « sinologues » français : essayez de compiler les nécrologies de Pierre, vous serez édifié. C'est - après un demi-siècle - le silence, plus que réticent, hostile, de la profession, même des plus jeunes, à quelques rares exceptions près. La BNF, entre autres, par exemple, refuse de citer Simon Leys dans ses bibliographies sur la Révo.cul.

Donc si un film sur lui et son oeuvre était produit, réalisé et monté, s'il passe à la télé, ce serait une intéressante surprise, mais je suis pessimiste.

C'est pour cela que je préconise de commencer par un premier *film-de-purge* sur les maoïstes franchouillards, pour commencer par mettre les rieurs de notre coté : il faut mettre au défi les adorateurs du Grand-timonier, ceux qui ont lancé leur carrière grâce à cette dévotion aux massacres, aux camps du LaoGai, de s'expliquer, enfin.

Prenez qq-un comme Lucien Bianco, qui a feint la sympathie pour Simon Leys dans un ou deux articles : en 1979, se retrouvant dans un amphi-retape de l'Ecole polytechnique, outré par *Chinois encore un effort*, projeté aux étudiants, il va gémir devant les étudiants que *Pol Pot est incompris, que les révolutions doivent être cruelles, que sans l'extermination des koulaks il n'y aurait pas eu de socialisme en URSS, etc., bref qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, et que le Président Mao avait eu lui le courage de casser les œufs…* Le fantasme maolâtre de Bianco était moins sexuel, contrairement à Barthes, que culinaire.

Michel Foucault et Roland Barthes sont morts. Jean Chesneaux et Léon Vandermeersch aussi. Qui réussira à convaincre Alain Badiou, Serge July, Jean-Pierre Raffarin, Julia Kristeva, Bernard Kouchner, Bernard-Henri Lévy, Philippe Sollers, et tant d'autres, parmi les plus célèbres de ces gosses de riches robespierristes, à révéler ce qui les faisait tellement saliver, et bander, dans leur pieuse maoïste jeunesse.

Q Le maoïsme comme popper sexuel des intellectuels français : vous y allez fort.

R Ces vieux maolâtres en fin de parcours, qui cachetonnent encore dans les médias et l'édition, sont à la fois pitoyables mais encore redoutables. Ils répondront, sans-doute, que la différence entre *une (leur) bite de jeune maoïste* (assoiffé de pouvoir et de sang) et *un (leur) pénis de maolâtre cossu et à la retraite*, c'est peut-être la même chose — mais en tellement plus mou, que cela - philosophiquement - appelle la commisération, et à un généreux pardon.

Pourquoi ? Parce qu'ils ne lisent plus le *petit-livre-rouge* (les *Citations choisies du Président Mao*) à leurs partenaires avant de baisser l'abat-jour, et qu'ils souhaitent qu'on les laisse en paix profiter de leurs retraites. L'odeur de leurs sanguinaires phantasmes, ceux de leur jeunesse, s'est dissipée — selon eux — puisqu'ils ne bandent plus. Mais c'est faux : l'odeur est encore là et les poursuit, et elle m'incommode.

Je ne suis pas d'accord avec la complaisance qu'ils exigent, certains en geignant parce qu'ils ont perdu leurs lecteurs comme Sollers, d'autres encore fiérots comme Badiou parce que dans son club du troisième âge, à l'ENS rue d'Ulm, on lui a laissé sa cravache comme sextoy.

Il faut pisser à la raie de ces crevures. Il faut rappeler les millions de victimes dans des conditions atroces du maoïsme, qui les réjouissaient à la fac, au boulot, à table, *et au lit* : le maoisme et ses crimes de masse, c'était leur raison de vivre, la source de leurs émoluments, également (et sans doute principalement) leur *Viagra*. Trouvez-moi une autre raison !

Q Pourquoi êtes-vous réticent, c'est un euphémisme, à l'égard de la (grosse) biographie de Simon Leys par Paquet ?

R Ce livre est un étouffe-chrétien, et son auteur manque de probité à l'égard de Chan HingHo et Pierre Boncenne, deux très proches amis de longue-date de Simon Leys. Ce livre ne mérite pas plus de deux lignes, au-delà de ma très critique recension publiée dans *Commentaire* (n° 148, Hiver 2014).

Q Mais vous devez avoir un sentiment de satisfaction, après ces années de rebuffades et de combats. Simon Leys et vous-même avez enfin gain de cause

R Oui et non. L'Histoire - dans l'université et dans l'édition - est également la brocante des historiens, et malheureusement en même temps un immense musée de la contrefaçon.

(Par exemple, entre autres) Alexandre Skirda — un grand historien de l'esclavage, de la Russie et de l'Ukraine, du mouvement anarchiste — est mort, ignoré, sans que la presse mentionne celui de ses livres, le dernier, où il démontre (en complétant Boris Souvarine) que Marx a pompé l'essentiel du *Manifeste communiste* dans un ouvrage de Victor Considérant.

L'Histoire du Grand-bond-en-avant et de la Révo.cul., et de leurs millions de morts, est oblitérée en Chine et intéresse en Occident finalement assez peu de gens.

Robespierre et Danton et Santerre, etc., et même Mao (une statue à Montpellier !) , sont encore des idoles. Roch Marcandier s'ennuie au fond de l'une des fosses du charnier de Picpus, oublié et inconnu, sauf de son voisin (à quelques mètres sous terre) André Chénier.

Q Pierre Ryckmans est décédé en 2014. Vous êtes resté son ami pendant quarante cinq années, depuis 1969, date de votre mémorable rencontre à HongKong chez Jacques Pimpaneau. Quels souvenirs vous viennent à l'esprit ?

R Tout d'abord son aisance dans la gravure de sceaux, à la gouge, dans des pierres dures, un exercice subtil pour les lettrés chinois, et l'élégance de sa calligraphie chinoise, à laquelle parviennent très peu d'étrangers.

La haine inextinguible des « sinologues » (vocable péjoratif) franchouillards contre Simon Leys, et ses candides analyses politiques, c'était également, et avant-tout, une jalousie de carriéristes ignorants, baragouinant le chinois, et l'écrivant très mal. Alors que Pierre c'était un océan de connaissances précises sur la Chine, ses écrivains et ses peintres.

Pierre était bien sûr admiratif de Robert van Gulik, de son érudition et de son humour. On en trouve l'écho dans son remarquable *Mort de Napoléon*. Ensuite, ce qui frappe c'est sa profonde honnêteté, son discernement, sa perspicacité et éloquence spontanée découvrant Orwell ou rédigeant les *Naufragés du Batavia.*

C'est pour ce livre qu'il a obtenu le Prix Guizot en 2004, ce qui m'a donné le plaisir de passer avec lui, son épouse et sa fille, et d'autres de ses amis, deux jours en Normandie, dans la vieille abbaye restaurée de François Guizot, au Val Richer. Le cidre était bon, les invités et les hôtes agréables.

Sous les toits, dans le lit de l'une de ses filles, je repensais à Guizot, à sa traduction du livre (trop peu connu malgré le renom du traducteur) de Laurence Oliphant, sur la première guerre de l'opium (donc à HongKong) — dont j'ai discuté avec Pierre. Bien évidemment nous avions envie tous deux d'évoquer avec (l'ombre de) Guizot son père (pasteur protestant guillotiné, en 1794) et des tendances totalitaires mais réformées/reformatées de Calvin. D'autres thèmes de discussion étaient, en la circonstance, prioritaires.

https://www.guizot.com/en/le-prix-guizot-du-conseil-general-du-calvados/prix-guizot-2004/

Nota bene : j'ai été invité vers cette même époque (par les responsables d'un mini-festival de cinéphiles gauchiste) dans un petit village parpaillot des Cévennes pour projeter (dans le temple du village) *Chinois, encore un effort …*

Un bon tiers de la salle est sorti, outré, avant la fin du film, et j'ai terminé le festival seul à ma table, personne ne voulant partager le moindre repas avec un incube qui avait proféré outrageusement avec son et lumière (dans le temple communal !) du mal de Madame Mao et de son mari, et sans doute contaminé le pain et le vin depuis son arrivée.

Je découvrais que j'étais prédestiné, mais du coté de ceux voués à la damnation. Alors que Mme Mao était appelée à salut, par Dieu dans son secret assurément, mais la communauté en avait été exceptionnellement informée, avant la fin des temps.

Devais-je m'attacher dans ces conditions à *conquérir un salut humainement toujours incertain qui m'aurait engagé*, comme dans le présent entretien, *dans une épuisante séquence de questions et réponses* — de *gratitude, de tremblement et d'espérance* — comme le dit l'Ecriture. Calvin m'aurait peut-être brûlé vif s'il avait été présent. Je dormais dans la même magnanerie restaurée que l'éditeur Eric Hazan qui, lors du petit-déjeuner, ne m'adressa pas la parole et, à l'évidence, me voyait déjà sur le bucher. Mais l'une des responsables du Festival de Lasalle consentit, malgré tout, souriante, à me raccompagner à la gare le lendemain, avec ma lourde copie 35 mm dans sa marmotte de transport. Bref, je fus, quand même, mieux traité par les parpaillots cinéphiles maoisants cévenols que par les papistes-maolâtres du CNRS.

Les millions de morts (chinois) étaient donc totalement indifférents à ces jeunes calvinistes et/ou gauchistes cévenols, dont je ne me suis guère soucié, à dire vrai, de savoir s'ils étaient arminiens ou gomariens, pablistes ou bordiguistes, madamemaoistes ou linbiaoistes.

Au moment où je glisse les liens hypertextes (surlignés en jaune) dans ma prose, je suis, bien-sûr, nostalgique des repas partagés et longues discussions, avec Pierre et avec avec Jacques, et le peintre Ding YanYong, et Luo MengCe (qui était heureux comme un enfant de déjeuner avec Bai Guang) dans de sympathiques et délicieuses gargotes de Kowloon et de l'île de HongKong.

D'une certaine manière, à bien des égards, oui, ce sont nous qui avons remporté la victoire sur les crevures madamemaoiste. Mais, quoique décaties par l'âge, elles restent encore vivaces, et dangereuses.

et, comme lui aurait dit le bourreau Samson, en dialoguant avec Marie-Olympe de Gouges dans la charrette — avant de lui couper la tête, à la demande de Robespierre : « *Pessimiste, qu'avais-tu espéré ?* ».

R.V.
Décembre - janvier 2022